

Je n'ai pas fait pour votre mère tout ce qu'il m'était humainement possible de faire ?

La franchise de son regard émut profondément Gérard.

—Je n'en ai jamais douté, répondit-il, et je vous en remercie du fond du cœur.

—A bientôt, Gérard. Nous nous retrouverons au régiment, après-demain ; mais, hélas ! je n'espère pas vous apporter de meilleures nouvelles. Le mal est sans remède.

Ils se séparèrent. Gérard monta en voiture et se fit conduire à la gare.

LXXXVI

L'odyssée de Jordanet

En quittant la rue de Montparnasse, le soir où il avait échappé par miracle à la tentative de Mascarot, Jordanet s'était éloigné en toute hâte, et pour quelques sous il avait couché dans un garni.

Mais le lendemain, après avoir dormi d'un sommeil lourd qui ne le reposa point, il se leva, dans l'accablement d'un morne désespoir. Comment gagner sa vie ? Comment, environné de pièges, de dangers, d'intrigues, allait-il s'échapper et gagner assez d'argent pour permettre à sa fille et à sa femme de le rejoindre ? Et s'il quittait la France, n'abandonnait-il pas toute espérance de se venger, de se réhabiliter ? Et sans amis, sans personne pour le protéger, qu'advindrait-il de lui ?

Bientôt il serait sans argent, réduit à ses seules ressources. Et il fallait vivre. Ah ! il n'était pas difficile, il n'était pas exigeant, pourtant ! Qu'importait le travail, si dur qu'il fût !

Le soir, comme il pleuvait à torrents, il alla rôder aux alentours d'un théâtre et gagna quelques sous à courir arrêter les voitures pour des voyageurs en détresse.

Il en fit autant le lendemain, dans une réunion de courses, à Autueil ; essayant ainsi les petits métiers parisiens.

A plusieurs reprises, aux courses, il crut reconnaître, se dissimulant dans la foule, des hommes qui l'avaient suivi depuis longtemps, les deux, toujours les mêmes.

—Des agents de police, sûrement. Est-ce à moi qu'ils en veulent ?

Il ne se trompait pas : c'étaient Loiseau et Chaumont. Il fut bientôt certain que c'était à lui qu'ils en voulaient.

—Ils ne sont donc pas sûrs de mon identité, puisqu'ils ne m'arrêtent pas ?

Il prit plus de précautions ; on ne le vit plus aux courses. Avenue Kléber, il finit par être embauché comme gâcheur par un maître maçon qui l'employa aussitôt en lui donnant vingt cinq sous par jour. Un peu plus tranquille, il écrivit rue du Montparnasse :

"Je n'ai pas quitté Paris. Je vis comme je peu, mais je voudrais bien vous voir. Je n'ose aller là-bas. Tâchez de venir à neuf heures, square Vintimille. J'ai tant besoin de vous embrasser !"

La lettre parvint à son adresse. Médéric, sa mère et ses sœurs attendaient le forçat, bien tremblants, au square indiqué. A cette heure le square est désert. Ils furent tranquilles. Il passèrent la soirée ensemble, se promenant sur les boulevards extérieurs, puis revenant dans les rues peu fréquentées où ils avaient chance de ne pas faire de mauvaise rencontre. Avant de les quitter le père prit Médéric à part.

—Mon cher enfant, lui dit-il, je vois que la lutte est impossible. Il faut que je gagne l'Amérique où je reprendrai mon métier de serrurier. Aux États-Unis, l'ouvrier est bien payé. Tu viendras me rejoindre après avoir fait ton année de service militaire. Nous nous établirons et nous ne tarderons pas à faire venir ta mère et tes sœurs.

Médéric demeurait silencieux. Son visage n'exprimait aucune satisfaction. Le père en fut vivement affecté.

—Pourquoi, lui dit-il, prendre un air aussi sombre ? Vrai, tu n'es guère encourageant.

Médéric poussa un soupir profond et douloureux.

—Non, père, il ne faut plus songer à t'exiler. Ce serait abandonner notre cause, assurer l'impunité aux coupables. Nous n'aurions ni tranquillité ni bonheur. Nous serions sans cesse dans la crainte d'être découverts et nous rougirions d'avoir laissé au pays un nom flétri par la justice.

Jordanet embrassa son fils pour ces bonnes paroles. La voix de l'honneur lui défendait toute défaillance.

—Cher et brave Médéric, dit-il, tu m'as remis dans la droite ligne. C'est que, vois-tu, ce n'est pas une vie que de se cacher perpétuellement comme une bête traquée par les chasseurs. Encore si je voyais un moyen d'arriver à la vérité. Mais le fugitif qui en est réduit à courir après son pain au jour le jour est impuissant à prouver son innocence.

—Patience ! père. Je verrai bientôt nos ennemis face à face et je les démasquerai.

—Par quel moyen ? Explique-toi.

—Mes idées sont encore vagues. Laisse-moi le temps de les mûrir. Quant à toi, bricole à Paris comme tu pourras, et ne cherche pas à nous revoir trop souvent. Loiseau et Chaumont rôdent souvent devant notre porte. Ils nous guettent. Ils escomptent l'amour que nous te portons ; ils espèrent bien t'arracher de nos bras.

Et l'excellent garçon, tirant de sa poche un billet de cinquante francs, obligea le père à accepter ce petit ravitaillement. On s'embrassa une dernière fois, on confondit ses larmes, et enfin on se sépara, la mort dans l'âme.

Jordanet passa la nuit à réfléchir. Il était décidé à rechercher Mascarot, à l'empoigner lui-même sur la voie publique. Il l'étranglerait à moitié et on les conduirait tous deux chez le commissaire de police. Lui, il se livrerait en faisant connaître les motifs de son agression. La justice serait bien forcée d'instruire.

Jordanet n'hésita pas. Il se rendit tout droit, boulevard Malesherbes, à l'hôtel de Vandières.

—C'est ici que demeure le lieutenant-colonel de Vandières ? demanda Jordanet au porteur.

—Vous le savez bien, répondit celui-ci. Que lui voulez-vous encore ?

Encore ! et c'était la première fois que le condamné mettait les pieds à l'hôtel.

—Pardon, fit-il ; mais je ne crois pas vous avoir jamais importuné.

—Parbleu ! si ce n'est pas vous, ce sont vos confrères de la sûreté. Jordanet était de plus en plus intrigué. Tout naturellement, avec une belle présence d'esprit :

—Eh bien, oui, j'en suis, de la rousse, et je viens savoir s'il y a du nouveau.

Le gardien, très fier de sa clairvoyance, eut un sourire satisfait.

—Non, dit-il, rien de nouveau. M. Mascarot n'est pas revenu ici depuis sa dernière entrevue avec M. Gérard. Je peux bien vous dire cela, et pourtant rien ne m'y force.

Jordanet jubilait intérieurement. Puisque la police recherchait Mascarot, il y avait du bon.

—M. de Vandières est-il averti ? demanda-t-il.

—Pas encore. J'attends son retour. Il est en ce moment à son château de l'Expilly, à Rolleboise.

—Et M. Gérard, où est-il ?

—A son régiment, sans doute. J'écrirai tantôt à M. de Vandières et je le mettrai au courant de vos démarches.

—Très bien. Au revoir, monsieur.

—J'aimerais mieux vous dire adieu.

—Trop aimable !

Jordanet sortit de l'hôtel de Vandières. Il traversa la chaussée et redescendit le boulevard. Bien, lui en prit d'avoir changé de trottoir. Cent pas de plus et il se trouvait nez à nez avec les inspecteurs de police Loiseau et Chaumont.

Mais soudain, les agents s'arrêtèrent. Ont-ils reconnu Jordanet ? Ils semblent se concerter. Le fugitif sent le danger. Il se garde de presser le pas. Il est si bien grîmé que les agents doivent avoir un doute. L'urgence est de profiter de ce doute, de gagner du terrain.

Jordanet fait semblant d'examiner le numéro d'une maison. Il simule dans la perfection le geste d'un homme qui s'est trompé de chemin, et il remonte le boulevard, toujours du même pas tranquille. D'un coup d'œil jeté en arrière, il voit les agents se presser un peu plus. Il modère son allure sur la leur, gardant la distance respectueuse. Enfin, il gagne une rue latérale. Là, il prend sa course, gagne une autre rue, et saisi de peur, entre dans la première maison.

Personne dans la loge du concierge. Au bas de l'escalier, se trouve un ascenseur. Jordanet s'y blottit et, tout haletant, prête l'oreille aux bruits du dehors.

Il commence à peine à se remettre lorsque ces mots, prononcés dans la rue, le font tressaillir :

—Il est entré là.

—Une autre voix demande :

—Vous êtes bien sûr ?

—Certainement. Il courait comme un lièvre et je l'ai vu s'arrêter devant la porte, puis entrer sans se retourner.

—Merci.

Il ne reste plus qu'une ressource à Jordanet : faire monter l'ascenseur. Il presse le dernier bouton du système, tire sur la corde, et met l'appareil en marche.

Les agents ont commencé par frapper à la porte de la loge. Ne recevant pas de réponse, ils montent l'escalier à pas de loup. Jordanet les entend parfaitement. Et dès qu'ils sont arrivés au cinquième et avant-dernier étage, il fait redescendre l'ascenseur.

Les agents le voient passer devant eux sans pouvoir l'arrêter. Ils dévalent à leur tour.

Dans sa hâte, Chaumont, qui est myope, manque une marche, et